

# L'HISTOIRE DE JULES BÂ DIALLO

Son enfance, Sa carrière, Qui est-il ? D'où viennent ses deux noms ?

En Afrique, un couple sans enfant est considéré comme maudit. Et, autour de la femme, en général rendue responsable de la situation, se tissent toutes sortes de supputations malveillantes, toutes sortes de commentaires, toutes plus désobligeantes les unes que les autres. Aussi, la naissance de mon frère aîné fut-elle accueillie par mes parents comme un véritable cadeau du ciel. Rien ne fut trop beau pour la cérémonie de son baptême. D'après ce qui m'en a été raconté, mes parents se surpassèrent pour que la fête soit belle. La circonstance mobilisa le ban et l'arrière ban de la famille, les parents et alliés, les amis et collaborateurs de travail. On fit bombance toute la journée. Les griots et autres personnages généralement impliqués dans l'animation de telles cérémonies reçurent des cadeaux princiers.

Bref, tout le monde était content. Les gens affichaient une mine réjouie. Mes parents recevaient, avec une satisfaction non feinte, les félicitations et cadeaux d'usage que leur décernaient les membres de la famille, les amis, en fait, tous ceux qui avaient participé à la cérémonie.

Seul Souleymane BA, un grand ami de mon père, nourrissait, en ce jour faste, quelque amertume. Certes, il était heureux pour son ami. Il avait pleinement participé à la fête. Et, en bon ami de la famille, il avait été présent du début à la fin et avait parfaitement bien joué son rôle contribuant activement à l'accueil princier des hôtes de la famille. Son cadeau et sa contribution financière avaient été appréciés à leur juste valeur car ils étaient très conséquents, et très significatif de la grande affection qu'il portait à mes parents. Mais, Souleymane BA n'était pas pleinement satisfait.

Que se passait-il donc ? Ce qu'il y avait, c'est que, quelque part, il était déçu, frustré même. Jusqu'au bout, il avait cru qu'il serait le parrain et l'homonyme du nouveau né. Sa grande amitié pour la famille et l'affection que mes parents lui témoignaient, l'autorisait à nourrir pareil espoir. Dans son esprit, il n'y avait que cela pour mettre un sceau à la vieille et fidèle amitié qui le liait à mon père. Ce n'est qu'ainsi que son indiscutable appartenance à la famille trouverait la pleine mesure de son expression. Devant une marque d'attachement aussi touchante, mon père lui fit la promesse ferme que le prochain garçon qui naîtrait dans la famille serait l'homonyme qu'il désirait tant.

Ainsi, liés par ce serment solennel, ils s'en remirent, en bons croyants, à la mansuétude de Dieu, en qui ils plaçaient tous leurs espoirs. Mais, Monsieur Souleymane BA, qui était un homme prudent, tint à introduire dans les termes de l'engagement de mon père une clause selon laquelle, l'état civil de son futur filleul serait clairement libellé de la façon suivante : Souleymane Bâ DIALLO. La précaution n'était pas superflue car mon grand père se prénomait, lui aussi, Souleymane. Mais lui, c'était Souleymane Galali. Alors, pour lever donc toute équivoque éventuelle et pour qu'il soit clair que c'était bien lui, Souleymane BA, qui était le parrain homonyme, sans confusion possible avec quelqu'un d'autre, il tenait à ce qu'il en soit ainsi. L'on trouva qu'il avait raison et mes parents lui firent la promesse d'accéder, le moment venu, à sa demande.



Malheureusement, ce garçon que tout le monde désirait tant, ne survécut pas plus d'une semaine après sa naissance. On était en 1966.

Comme il fallait s'y attendre, la déception de Souleymane BA, qui frisait la détresse même, fut grande. Il était même plus affecté de la perte du nouveau né que mes parents eux-mêmes. Il en fut si mortifié que, pour le consoler, mon père dut lui donner l'assurance que la promesse qu'il lui avait faite tenait toujours.

Une année après ces douloureux événements, il plut à Dieu de donner une suite favorable aux espoirs et prières de tout ce monde. En effet, au petit matin du 06 juillet 1967, un petit garçon vit le jour à la Clinique NIANG, sise sur le Boulevard Général de GAULLE. Ce garçon, c'était moi.

Le moment crucial d'une cérémonie de baptême est celui où l'Imam dit, dans les deux oreilles du nouveau né, les prières rituelles par lesquelles il lui attribue son prénom. La coutume veut que ce prénom soit tenu secret jusqu'à ce moment, et ne puisse être connu du grand public qu'après la prestation de l'Imam. Dans mon cas, c'était vraiment un secret de Polichinelle. Je reçus le prénom de Souleymane Bâ, comme tout le monde s'y attendait.

Ce jour là, mon parrain se surpassa C'était vraiment un homme comblé qui sut exprimer toute la plénitude son bonheur. Il submergea de ses largesses et de ses offrandes toutes les personnes habilitées en pareilles circonstances à en recevoir. Il fallait le voir se pavaner toute la journée, avec le large sourire qui illuminait son visage. Je fus littéralement couvert de cadeaux. Rien n'était trop beau ou trop cher pour son petit homonyme. Les layettes les plus fines, les couches les plus délicates, les parfums les plus doux, furent disposés par douzaines dans mon berceau, qui était digne d'un petit prince. Il apporta même des jouets de prix pour un enfant qui avait tout juste une semaine d'existence.

Le petit Jules, comme on prit l'habitude de m'appeler, grandit donc, heureux entouré de la chaude affection de ses parents et de la sollicitude empressée d'un parrain qui ne savait quoi inventer pour le gâter.

Une partie de cette enfance tranquille et sans problème fut passée à Saint Louis. C'est toujours avec une nostalgie presque indescriptible que j'évoque cette période de ma vie. J'étais certes un petit enfant mais c'est avec une vive acuité que je revis encore aujourd'hui, dans ma tête et dans mon cœur, les chaleureux moments d'intime convivialité familiale qui réunissaient tous les miens dans notre foyer saint louisien de la Rue André Lebon. Que c'était doux, cette vie communautaire des quartiers de la vieille capitale du nord ! Je crois que les plus belles années de mon enfance correspondent à mon séjour saint louisien. J'en ai gardé le souvenir d'une époque fertile en émotions. Je ressens encore l'ambiance de franche amitié, de sincère collaboration et de paisible voisinage que les grandes personnes avaient réussi à installer entre elles. Les gens s'interpellaient de leurs balcons, se racontaient jovialement les derniers potins et échangeaient des nouvelles. Ce qui concernait un membre de la communauté était le problème de tout le monde. Les enfants jouaient ensemble sans problèmes. En aucun cas, leurs petites querelles d'enfants ne pouvaient vicier la bonne entente de leurs familles respectives. D'ailleurs, c'était très simple : l'enfant d'une famille était l'enfant de toutes les autres familles. Et cela rejaillissait sur tous les enfants qui se considéraient plutôt comme des frères.

Quand je repense encore à nos randonnées enfantines sur les berges du fleuve Sénégal, les larmes me viennent aux yeux. C'est avec la même émotion que je ressasse les moments passés à ânonner les premiers versets du Coran sous la férule d'un débonnaire vieillard qui a guidé mes premiers pas dans l'apprentissage du texte saint. Cette manière que les enfants avaient de hurler de concert les versets en balançant le torse au rythme de la psalmodie résonne encore à mes oreilles. Même les coups de taloches qu'il ne manquait pas de distribuer aux élèves peu doués me manquent un peu. Aujourd'hui encore, il m'arrive de rire de bon coeur à l'évocation de ces corrections qui, d'ailleurs, ne pouvaient pas nous faire mal. La raison est, qu'avant de venir à l'école, nous prenions la précaution de bien rembourrer nos dos avec des vêtements supplémentaires. Ainsi, les coups qu'il nous assénait de toutes ses maigres forces, n'étaient de nul effet sur nous. Et, les cris de goret écorché vif qu'on poussait chaque fois que notre brave maître coranique s'époumonait à nous flageller, alimentaient nos commentaires d'après cours. C'était à celui qui était le plus expert dans la simulation de la plus vive douleur sous la correction. On n'en riait avec d'autant plus de jubilation que le maître n'a jamais découvert la supercherie.

Quand j'atteignis l'âge de six ans, on m'inscrivit à l'Ecole Brière de l'Isle. C'était en 1973. Bien que n'aie fréquenté cet établissement que pendant un an seulement, j'en ai gardé un souvenir attendri. Les images de cette belle bâtisse de style colonial, avec ses murs soigneusement peints en blanc, sa petite cour propre et ses rangées d'arbres au tronc blanchi à la chaux, sont restées gravées dans ma mémoire.

L'année suivante, c'est-à-dire en 1974, ma famille revint à Dakar.

Je fus cueilli à froid par la réalité de la vie dans le quartier populaire de Liberté IV où nous résidions.

De prime abord, je fus frappé par le nombre impressionnant de personnes qui circulaient dans les rues du quartier, le jour comme la nuit. Autant notre bonne Rue André LEBON était calme, autant ici, un vacarme assourdissant régnait en maître. Le vrombissement des moteurs des véhicules, la cacophonie des klaxons, la musique qui fuse de presque tous les coins, les éclats tonitruants de voix, le boniment des camelots qui circulent en proposant leurs marchandises, forment une sorte de rumeur perpétuelle, agressive à mes oreilles peu habituées à un tel tintamarre.

Tout de suite, une réalité s'imposa à mon jeune jugement. Je constatais qu'on pouvait rencontrer beaucoup de personnes dans les rues, côtoyer des voisins, mais la règle générale est que chacun s'occupe de ses affaires en ignorant royalement les autres. Que c'est différent de la belle vie communautaire que j'ai connue à Saint Louis ! Quel contraste avec la bonne humeur, l'élégance naturelle et le bon goût vestimentaire des Saint louisiens ! Ici des gens dépenaillés, accoutrés de façon vulgaire, à la dégaine provocante, peuvent vous marcher presque dessus sans même vous saluer. Les badauds circulent à l'affût du spectacle gratuit. Le moindre petit incident dégénère rapidement en règlements de comptes. Et, tout de suite, une foule surexcitée et vociférante se forme pour aiguillonner les belligérants. Ne vous attendez surtout pas à ce qu'il vienne à l'idée de quelqu'un d'intervenir pour calmer les esprits. Et puis, il suffit qu'une personne crie au voleur pour qu'un pauvre malheureux ait toutes les chances de se faire féroce ment lyncher, sans autre forme de procès. Bref, c'est la jungle.

Evidemment, comme il fallait s'y attendre, le monde des enfants n'échappe pas à cette loi de la rue. C'est une réalité que j'ai apprise à mes dépens.

Les gamins sont organisés en bandes rivales. Ces petits gangs ont pour activités de prédilection les rapines dans les vergers des quartiers environnants, les batailles rangées, les incursions à la plage à l'insu des parents. C'était à qui imaginerait les diableries les plus audacieuses ou les tours les plus pendables. La mère Soda avait-elle perdu une de ses belles poules ? Qu'elle ne perde pas son temps à chercher. La pauvre bestiole a fini dans l'estomac de ces petits chenapans, après avoir été grillée sur des braises, lors d'une randonnée dans les bois voisins. Où sont les pneus que Tonton Kassé destinait à sa voiture ? C'est le produit de leur vente qui a servi à acheter le ballon et les équipements que l'une des équipes d'enfants du quartier est en train d'étréner. Le phare d'une voiture réduit en miette ? C'est en représailles contre le manque de générosité du propriétaire qui n'a pas voulu contribuer au financement d'une « nuit blanche »

Les rares enfants qui ont eu le malheur de dénoncer les auteurs de ces turpitudes l'ont payé très cher. Ils ont eu tous leurs camarades sur le dos, sans parler des parents des coupables qui entendent leur faire regretter d'avoir jeté l'opprobre sur leur enfant. D'ailleurs, à plusieurs reprises, il est arrivé que des parents en soient arrivés à s'impliquer dans les querelles d'enfants qui concluent généralement les parties de football qu'ils livrent entre eux...

Dans cette jungle féroce, on ne se faisait une place au soleil que par la force des poings ou par une ruse de renard. Je n'avais ni l'une ni l'autre. Ma vie parmi mes compagnons d'âge du quartier fut donc un véritable enfer.

On me fit très vite une réputation de poltron. En vérité, sans être ce qu'on appelle un bagarreur ; je n'étais pas plus maladroit au pugilat qu'un autre. C'est que, naturellement, la violence me répugnait. Disons que j'étais trop raisonnable pour mon âge. J'étais plus enclin aux activités « intellectuelles » qu'aux exercices « guerriers » des garnements du quartier. Par exemple, la télévision m'attirait plus que les espiègleries de mes petits copains. Je trouvais plus profitable d'écouter les discussions des grands autour de thèmes variés comme les tendances musicales à la mode, l'actualité du cinéma ou bien les performances sportives des équipes engagées dans les différents championnats européens, ou au niveau local. J'adorais regarder nos aînés se trémousser au rythme de la musique en vogue en me promettant d'être un jour, moi aussi, un grand danseur. En somme, je peux dire que, de tous mes camarades d'âge, j'étais le plus cultivé. Là où ils rivalisaient à qui commettrait l'exploit le plus répréhensible, moi, je vibraï plutôt au diapason des aventures rocambolesques des héros de cinéma que j'entendais relater par les grands. Ma tête était pleine d'images et de rêves. Ma jeune imagination enfourchait volontiers des montures fabuleuses pour visiter des mondes fantastiques. J'étais moi-même le héros d'aventures merveilleuses qui finissaient toujours à mon avantage.

Bien entendu, les gamins du quartier ne pouvaient pas comprendre qu'un garçon de leur âge puisse être aussi différent d'eux. Dans leur entendement, j'étais plutôt un petit prétentieux qui les snobait, car il se croyait supérieur à eux. Et cela, ils entendaient me le faire payer, et très cher.

Très vite, on me rendit la vie impossible. Il suffisait que je sorte de la maison pour me voir aussitôt victime de toutes sortes de provocations ou d'agressions. Les confrontations qui s'en suivaient tournaient presque toutes à mon détriment. Je devins rapidement ce qu'on appelle communément la tête de turc des garnements du quartier. Cette situation était d'autant plus pénible pour moi que je ne pouvais même pas m'en plaindre auprès de ma famille. Je préférerais vivre mille morts que de voir mon père apprendre que son fils n'était qu'un vulgaire punching-ball pour les galopins du coin. Quel père pouvait encaisser pareil camouflet ? Et puis, tel que je le connais, il serait capable, le cas échéant d'avoir une réaction, très brutale, parce que dictée par la déception, le dépit et le dégoût.

Comment me tirer d'affaire ?

La Providence m'avait fait cadeau d'un oncle, une merveille de bonté et de prévenance. Baye Modou DIAGNE est son nom. C'est lui qui a guidé mes premiers pas d'enfant. Il m'a toujours couvé de son affection. Il a souffert avec moi quand j'étais malade tout comme il s'est réjoui de toutes les joies qui ont éclairé ma jeune existence. Bien entendu, Tonton Baye Modou souffrait profondément de ma détresse mais ne pouvait pas décemment intervenir pour me protéger d'enfants qui avaient mon âge. Tout comme moi, il savait ce qu'il pouvait m'en coûter si jamais mes parents venaient à découvrir ce qui se passe. Je dois à la vérité de dire que l'idée ne m'a jamais effleuré de l'appeler au secours. Bien entendu, je savais que jamais son soutien ne m'aurait fait défaut. Mais je voulais éviter de lui causer la peine de savoir que son neveu qu'il aimait tant n'était qu'une nouille. Il a constaté de lui-même la situation. Et, sans me faire le moindre reproche, la moindre remontrance, il prit le problème à bras le corps.

Il fallait être Tonton Baye Modou pour faire preuve de tant de délicatesse et de tact. Je lui serai éternellement reconnaissant de m'avoir épargné l'humiliation d'un discours réprobateur. Je n'étais pas très fier de moi. Et mon orgueil, déjà très mal en point, en aurait été encore plus mortifié. Il passa plutôt à l'action.

Tonton Baye Modou n'était pas ce qu'on appelle un homme grand. Il était plutôt de taille moyenne. Mais il se dégageait de sa personne une impression de force tranquille, d'équilibre imperturbable et de sereine assurance, si forte qu'il inspirait naturellement le respect. Je n'ai jamais vu quelqu'un le toiser ou lui témoigner de l'arrogance. Bien au contraire, il était l'objet de toutes sortes de marques d'égards et de déférences. Pourtant Tonton n'était ni insolent, ni agressif. Il avait même une réputation d'extrême courtoisie. On disait également de lui qu'il était serviable et disponible et qu'il avait bon cœur. Tout ce qu'on pouvait lui reprocher c'est d'être très pondéré à un âge où les jeunes affichent en général une belle insouciance. En effet, il n'aimait pas perdre son temps en futilités. On ne peut pas dire qu'il ne riait pas souvent mais il n'était pas homme à s'esclaffer pour un oui ou un non, comme la plupart des jeunes gens. A vrai dire, il n'avait pas cette insouciance et ces comportements écervelés si caractéristiques de sa catégorie d'âge dans les quartiers populaires de Dakar. La préparation de son avenir le préoccupait plutôt. Bien entendu, comme tout jeune, il aimait la musique, allait à l'occasion au cinéma, prenait le thé avec ses copains. Mais, en général, son temps, il l'employait utilement.

Ce que tout le monde ignorait, parce que Tonton Baye Modou était la discrétion faite homme, c'est qu'il pratiquait le Karaté. C'est dans une maison sise aux Castors, qu'en compagnie d'amis qui partageaient sa passion, il s'entraînait à cet art martial. Il ne s'agissait pas d'un club régulier, affilié à la F.S.K.D.A. mais d'une de ces structures qu'on appelle des « clandos ». Quoi qu'il en soit, Tonton Baye Modou et ses amis s'y donnaient à cœur joie à leur sport et ils travaillaient durement. De tous ceux qui s'exerçaient là, Tonton Baye Modou passait pour le plus doué. On lui prédisait un bel avenir dans le Karaté.

C'est donc là, qu'en 1974, il m'emmena pour me permettre d'acquérir les arguments susceptibles de me valoir le respect de mes congénères. J'entrai ainsi dans un monde qui me fascinait car j'avais la plus profonde admiration pour les pratiquants que je voyais évoluer avec aisance et élégance. Comme j'aurais voulu devenir comme eux, plein de force et d'assurance !

Entre le Karaté et moi, ce ne fut pas le coup de foudre. Mes débuts furent laborieux, pénibles même. Mes progrès étaient si lents que, bien des fois, j'ai été au bord du découragement. Il est arrivé, bien des fois, que Tonton Baye Modou perde patience devant mon incapacité à exécuter correctement les mouvements qu'il m'enseignait. Il criait alors, furieux, en me fusillant du regard, tout en me donnant l'exemple :

« Non mais ! Qu'est ce qui ne va pas ? Regarde ! C'est facile ! En garde ! Gédan-baraï ! Place le buste de profil ! Bien ! Tends bien la jambe arrière ! Et la jambe de devant ! Fléchis-la ! Le genou est-il d'aplomb sur le pied ? Bien ! Oï-tsuki ! Frappe à la poursuite de la jambe que tu portes en avant ! Epaule de face ! Ferme bien le poing ! Serre-le fermement ! L'autre poing en hikité ! Encore oï-tsuki ! Très bien ! Un ! Deux ! Trois ! Maïté gédan-baraï ! Continue ! Un ! Deux ! Trois ! Maïté ! Encore.... Tu vois que c'est facile ! Non ? »

« C'est facile ! » Ca, c'est lui qui le disait. Est-il facile de marcher à l'amble, comme un chameau, en portant en avant les deux membres d'un même côté ? Est-il évident que tant de gestes exécutés à la fois puissent être correctement coordonnés aussi facilement qu'il le désire ? Quoi qu'il en soit, serrons les dents et avançons !

Mes cuisses tremblaient, tous mes muscles étaient endoloris et j'étais au bord de l'évanouissement. Mais il était hors de question que je m'arrête. Malgré ma jeunesse, je savais que si je montrais des signes de faiblesse je risquais de perdre l'estime de Tonton Baye Modou. Et cela, pour rien au monde, je ne le voudrais. Je tendais donc toute ma jeune volonté à obéir, même s'il m'en coûtait des souffrances indicibles. Et puis, je sentais confusément que, si Tonton Baye Modou était si exigeant avec moi, c'est qu'il m'aimait beaucoup.

Jour après jour, je m'appliquais aux exercices qu'il m'imposait.

Quelques temps après, au sourire satisfait dont il me couvait et à son changement d'attitude à mon égard, je pus mesurer que j'étais sur la bonne voie. Cela fut, pour moi, une source supplémentaire de motivation, et je redoublais d'efforts.

Dans le quartier, je conquis bientôt un nouveau statut auprès de mes camarades d'âge. La cruelle déconvenue que vécurent les deux premiers malchanceux qui eurent à expérimenter mes nouvelles compétences fut assez édifiante pour dicter aux autres une nouvelle conduite à mon égard. J'aurais pu m'emparer du commandement de la bande, si je l'avais voulu. Mais tel n'était pas mon ambition. Je suis demeuré le même individu qui réprouvait la violence. J'étais, plus que jamais, porté vers les choses de l'esprit. Mes petits camarades comprenaient difficilement que je puisse récuser le rôle central dont ils voulaient m'investir dans leurs fréquentes confrontations avec les bandes rivales. Je refusais d'être « l'arme fatale » qui leur permettrait d'occuper le haut du pavé. Je me contentais seulement de savoir que désormais mon opinion était écoutée et prise en compte. D'ailleurs, la plupart de mes anciens tortionnaires, parmi lesquels se distinguaient Habibou LEYE, Jean Claude KANDEM et Jean SAGNA, sont devenus mes grands copains. Et, plus tard, lorsque je suis devenu un compétiteur, ils ont compté parmi mes plus fervents supporters.

En 1979, Tonton Baye Modou m'entraîna, dans son sillage, au DO RAMA KARATE CLUB de OUAGOU NIAYES. C'est là, sous la férule du prestigieux Maître Alioune Badara HANE, que j'ai découvert le véritable visage du Karaté et des arts martiaux en général.

Senseï Bada, comme nous l'appelions affectueusement, mais aussi très respectueusement, est un homme exceptionnel. J'ai rarement une personne aussi douée du sens du contact humain. Il savait mettre tout de suite les gens à l'aise. Toujours souriant affable et poli, il était capable des actes de générosité les plus surprenants, tout en restant, cependant, très fermement à cheval sur ses principes.

Tonton Baye Modou et moi, nous fumes tout de suite intégrés dans le club. En ce qui me concerne, en compagnie d'un certain Maodo DIALLO, j'inaugurai une section de la structure, qui devait, par la suite, prospérer et produire des fruits succulents. Je veux parler du Mini Karaté du Do Rama.

Senseï Bada, qui était un pédagogue hors pair, savait trouver le mot juste pour sublimer le courage de ses combattants et les pousser jusqu'à l'extrême limite de leurs forces. La plupart des professeurs de salle se contentent de compter pour donner le rythme pendant que les élèves exécutent les mouvements qu'ils ont commandés. A l'occasion, ils rectifient les erreurs en exécutant eux-mêmes le mouvement afin qu'on voit ce qu'il fallait faire. Senseï Bada, lui, tout en donnant le tempo, travaille selon le même rythme que les élèves, et aussi longtemps qu'il sollicite leurs efforts. Ainsi, il a gagné le respect, l'estime et l'attachement de ses élèves qui admirent son extraordinaire endurance physique et sa merveilleuse expertise technique.

Senseï Bada ne se contentait pas d'être seulement le professeur de salle. Il était beaucoup plus pour nous. Il nous avait façonné une nouvelle conscience. Très souvent après les cours, il nous réunissait tous, assis en « seiza » Il nous entretenait alors de sujets sur la diététique particulière des sportifs ou sur la morale ou encore sur la philosophie des arts martiaux. A l'occasion, cela pouvait être des commentaires de cas pratiques, tirés d'expériences vécues par l'un d'entre nous. Quoi qu'il en soit, chacun savait qu'il pouvait trouver auprès du maître une oreille attentive pour écouter ses problèmes et une sagesse assez profonde pour lui apporter la solution, ou du moins, lui donner un conseil avisé. Ce qui était encore plus surprenant, c'est que Senseï Bada connaissait l'adresse de tous les sociétaires du club. Ainsi, chaque fois qu'il en avait l'opportunité, il se rendait au domicile de l'un ou de l'autre des élèves. Il connaissait nos familles et s'était même familiarisé avec nos parents. Cela se passe de commentaires.

Petit à petit, une réalité s'est imposée à moi. Sans que je m'en rende compte, Senseï Bada a pris dans mon cœur une place si tyrannique que je pouvais lui sacrifier ma vie s'il l'avait demandé. Ce que je savais également, c'est que je n'étais pas seul dans ce cas. Tous les sociétaires du Do Rama ne juraient que par lui. Que ne feraient-ils pas pour lui faire plaisir ? Voilà pourquoi, le Do Rama de l'époque avait littéralement trusté tous les titres mis en compétition. Tonton Baye Modou, lui aussi ne fut pas épargné par ce virus. Il côtoyait des noms prestigieux comme Cheikh Mbacké DIENE, Bernard DIENE, Farba PAYE, Pape MBOUP, Anselme BANDIAKY, etc. Senseï Bada a réussi à booster leurs capacités. Il leur a insufflé un esprit conquérant et en a fait des gagners. Implicitement, c'était comme si chacun d'entre eux s'était engagé à donner sa vie pour le Maître et pour le Do Rama. Plutôt la mort que la défaite ! Telle semblait être la devise de ces paladins. Et, tels des prédateurs boulimiques, cette légion de guerriers a, pendant plusieurs saisons, plané sur toutes aires de compétitions.

Tonton Baye Modou est arrivé au Do Rama comme un diamant brut. Senseï Bada a tout de suite décelé les énormes potentialités qu'il recélait. Je l'ai vu le dégrossir patiemment, dépouiller son style de toutes ses scories et tares originelles. Il en a fait une bête de combat qui, par la suite et pour sa grande fierté, a réalisé des exploits dignes des héros de l'Iliade.

Pour ma part, c'est comme si une lumière nouvelle illuminait ma route. L'enseignement de Senseï Bada était lumineux de clarté et de simplicité. Il avait des procédés pédagogiques si attrayants que les progrès furent rapides, surprenants même. L'ambiance du club, la disponibilité de ses sociétaires et l'affabilité du maître, voilà autant de facteurs favorisant pour créer les conditions idéales de travail. Je pris donc la résolution de me surpasser, ne serait-ce que pour faire plaisir à Tonton Baye Modou qui était très fier de me présenter comme son neveu. Senseï Bada a dit un jour que j'étais de la bonne graine de combattant. Depuis lors, je n'avais plus qu'un seul objectif : lui donner raison un jour. Je me mis donc au travail, résolu à gagner le challenge que j'avais devant moi. Il faut dire que tous les grands combattants du club se sont investis à fond pour m'aider à acquérir les réflexes et les sensations d'un bon compétiteur.

Que s'est-il passé par la suite ? Est-ce mon enthousiasme trop débordant pour le Karaté qui a créé l'inquiétude chez mes parents ? Est-ce mon attachement excessif pour mon Maître ? Ai-je commis quelque acte qui ait pu leur faire croire je ne sais quoi ? Quoi qu'il soit, mon père décida que je devais interrompre les entraînements. Il craignait que j'en vienne à compromettre mes études pour une passion qui, disait-il, était visiblement en train de dévorer ma vie. Je comprenais ses préoccupations de parent, soucieux de l'avenir de sa progéniture mais c'était comme un coup de poignard qu'il m'avait planté au cœur. Toutes mes protestations de bonne foi et mes serments de privilégier mes études n'y firent rien. Mon père resta inflexible sur sa décision. Ce qui était dit était dit.

Cela se passait un an après mon arrivée au Do Rama.

Bien sûr, il m'est arrivé, à plusieurs reprises de revenir au Do Rama. Mais c'était plus en visiteur à un milieu que ne pouvais oublier, qu'en pratiquant.

En 1980, mon père qui avait compris tout ce que le Karaté m'avait apporté et pouvait encore m'apporter, leva la mesure d'interdiction. Non seulement, il m'autorisa à réintégrer le Do Rama, mais il y fit inscrire mon jeune frère Samba DIALLO dit Bathie.

Cette seconde renaissance a été le départ d'une carrière de compétiteur qui m'a donné les plus belles satisfactions de ma vie. J'ai trouvé au club un garçon fantastique du nom de Mouhamed El Moctar DIOP. Il allait devenir l'un des plus grands compétiteurs que le Sénégal n'aura jamais eu. El Moctar est mon plus que frère. On s'entendait comme larron en foire. Ensemble nous avons tout gagné.

Nous avons avec nous une génération de jeunes loups avides des s'imposer. J'ai nommé Cheikh THIARE, Malamine MARRO, Mamadou Aly NDIAYE, et tant d'autres qui ont fait les beaux jours, non seulement du Do Rama mais de la F.S.K.D.A.

Maintenant, à l'heure du bilan, je suis comme le patriarche qui peut raconter avec satisfaction à ses enfants et petits enfants l'histoire de sa vie avec le sentiment du devoir accompli. Il espère de cette relation que ses ouailles en tirent la substantifique moelle afin de mener à leur tour une vie digne qu'ils n'aient pas de honte à raconter, le moment venu. Ce patriarche qui ambitionne de transmettre aux jeunes générations de combattants la flamme sacrée du regard du Lion a eu l'heureux réflexe d'avoir constitué des archives. C'est donc à travers les coupures d'articles de journaux, des enregistrements vidéo, des photos, qu'il a collectionnés tout au long de sa carrière qu'il va entreprendre de vous relater ses avatars de compétiteur qui se résument ainsi : 15 merveilleuses années de bonheur, ponctuées par 143 victoires, pour 12 matches nuls et 34 défaites.